
Étapes

Author(s): Th. MONOD

Source: *Présence Africaine*, Novembre - Décembre 1947, No. 1 (Novembre - Décembre 1947), pp. 15-20

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24346672>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

JSTOR

Étapes

par Th. MONOD

Je n'y puis rien, mais c'est un fait : ça commence mal et les premiers découvreurs de la Côte occidentale d'Afrique cumulent trop aisément, à mon gré, l'exploration et la chasse à l'homme. Et ces 235 captifs dont le partage en cinq parts, sur une plage portugaise, donne lieu, en 1443, à des scènes déchirantes sous l'œil impassible de l'infant Henri, monté sur un *poderoso cavalo*, ils étaient — nous affirme le chroniqueur officiel (lire : la Propagande) — d'heureux « veinards ». Pensez donc, ont-ils de la chance ! Enfin arrachés aux ténèbres du paganisme et de l'ignorance, enfin libres (quant à l'âme), enfin « sauvés » ! Délivrés de leur existence « d'oisiveté bestiale », qu'importe si l'exil et la maladie vont en faire mourir, puisqu'ils meurent « chrétiens » : *Morriam impero Cristdos*.

A l'apostolat allait, très vite, s'associer le commerce. Un commerce lucratif. Et au sujet duquel un navigateur anglais du xvi^e siècle nous avoue sans nulle hypocrisie : « Au début, nous arrivions très souvent à les tromper, non seulement dans la mesure des toiles, mais en leur livrant des bassins cassés et rapiécés et des bouilloires percées en échange de leur argent ; des tissus pourris à travers lesquels ils eussent pu tamiser des haricots ; des couteaux si rouillés qu'ils pouvaient difficilement les tirer de leur gaine sans les briser, et autres marchandises semblables. Mais aujourd'hui, par l'usage et l'expérience, ils ont acquis une telle connaissance de nos produits, qu'ils sont presque capables de nous surpasser ».

Les contacts allaient demeurer, des siècles durant, strictement littoraux : l'intérieur de l'Afrique ne s'ouvrira qu'au xix^e siècle. Et, sur la côte, dans les forts, dans les esclaveries, à bord des bateaux négriers, l'Européen, s'il observait volontiers parfois les aspects exotiques et pittoresques du milieu, des coutumes et des hommes, ne regarde encore qu'à travers ses propres préjugés, à

PRESENCE AFRICAINE

travers les données d'une orthodoxie qui pourra varier dans son vocabulaire, tantôt plus religieux, tantôt plus philosophique, mais toujours, en son fond, identique.

On insiste sur l'homme individuel, ou sur certaines coutumes surprenantes pour l'envahisseur. Mais la structure sociale, politique, économique de l'Afrique demeure totalement méconnue : l'organisation administrative, les marchés et l'activité commerciale intérieure, les courants d'échanges suivant des routes définies, l'industrie artisanale, les techniques d'une agriculture infiniment laborieuse aux prises avec une nature souvent ingrate sont souvent ignorées. Et plus encore, s'il se peut, les manifestations artistiques, la plastique, l'ornemanisme, la musique ou la poésie. Quant à prêter à l'Africain la possibilité d'une pensée philosophique ou religieuse, il n'en est, évidemment, pas question.

La pratique, d'ailleurs, de la traite, si subtils que fussent les prétextes qui, parfois, tentaient de la justifier, devait impliquer à l'égard des Noirs une attitude bien définie. Et qui, nécessaire à la poursuite d'un substantiel profit, trouvait, bien entendu, les plus habiles défenseurs.

Le capitaine William Snelgrave arrive à prouver, par exemple, que le trafic négrier a des avantages « non seulement pour les marchands, mais pour les esclaves eux-mêmes » : il sauve des vies humaines puisque les Noirs exportés sont souvent des captifs de guerre qui eussent été tués sans la miséricordieuse intervention de l'acheteur ; il procure aux esclaves, sur la plantation antillaise, une vie généralement bien meilleure que dans leur propre pays ; il fait disparaître de l'Afrique de nombreux criminels et, ajoute notre bon apôtre, ce commerce procure un grand avantage aux colonies d'Amérique, où les Noirs sont bien plus propres que les Blancs au travail de la terre. Que ne se contentait-il de cet argument, le seul véridique ?

Le 9 décembre 1788, le chevalier de Boufflers commençait son discours de réception à l'Académie par un préambule africain. S'il considère encore, comme tous ses contemporains, les Noirs comme des « hommes simples, réduits aux seuls besoins physiques, bornés à des notions pour ainsi dire animales, ignorant jusqu'aux noms d'arts et de sciences », il entrevoit déjà l'énorme problème humain et moral que posait l'activité coloniale : « Hélas ! jusqu'à présent ils n'ont point reçu de nous le bienfait que l'obscurité doit attendre de la lumière ; notre cupidité s'est faite une étude barbare d'ajouter encore à leurs erreurs. Vainqueurs de l'Océan qui les séparait de nous, possesseurs de richesses qui leur étaient inconnues, distributeurs avarés de dons perfides, nous leur sommes

apparus comme des dieux, mais comme des dieux malfaisants qui viennent exiger des victimes humaines ».

Et, dans sa réponse, le récipiendaire, M. de Saint-Lambert, n'hésitait pas à dénoncer ceux « qui se livrent à tous les excès de la cupidité sur ces plages lointaines » et qui se disent : « Ici, du moins, on ne nous forcera pas d'être justes ».

M. de Boufflers, après une promenade au Sierra Leone, au cours de laquelle il avait découvert l'exubérance de la forêt tropicale et sa richesse en plantes utiles et médicinales, écrivait, le 20 avril 1787 : « A la vue de tant de baumes et de poisons, j'étais tenté de proposer au ministre d'envoyer un détachement d'apothicaires ; ils y seraient mieux placés et plus utiles que des soldats ». C'est, en germe, la première idée d'une recherche scientifique africaine, qui mettra un siècle et demi à naître, et l'Institut français d'Afrique noire peut se réclamer de l'aimable et perspicace chevalier.

Mais il y a toujours, à côté de ceux qui réfléchissent et savent regarder plus loin et plus haut que les exigences du profit matériel immédiat, des champions de la « rentabilité » — comme l'on dit maintenant — des hommes pratiques, des « réalistes » (qui, d'ailleurs, oublient trop souvent que le réel n'est peut-être pas seulement ce qui se pèse...).

En 1789, un « ancien agent de commerce en Affrique », M. Lamiral, publiait un volume intitulé : *« L'Afrique et le peuple africain considérés sous tous leurs rapports avec notre commerce et nos colonies »*.

M. Lamiral n'est pas content. Il est pour la liberté. Celle des Noirs ? Non, celle du commerce sénégalais, courbé « sous le joug insupportable du despotisme affreux d'une Compagnie privilégiée » qui a le monopole de la gomme et des esclaves.

Malgré quelques précautions oratoires (« l'horreur que m'inspire le commerce des Noirs et ses funestes effets... C'est malgré moi que je l'ai fait pendant long-tems... », etc.), M. Lamiral s'efforce surtout à justifier la traite : « Les nègres ont été entraînés par des causes physiques à subir le joug de tous ceux qui ont eu le désir ou le besoin d'employer leurs services... D'eux-mêmes ils n'ont pu y apporter aucun obstacle et, dans un sens, c'eût été pour eux un bien s'ils eussent rencontré partout des maîtres doux et humains ».

Il est donc dans la nature des choses que le Noir soit esclave et il l'est souvent dans son propre pays : « Toute l'Afrique n'est composée que d'un peuple d'esclaves sans propriété réelle et cons-

PRESENCE AFRICAINE

tante, ne connaissant aucune jouissance et n'ayant de passion bien déterminée que pour la guerre et le brigandage ».

Il y aurait même, « dans l'intervalle qui sépare la Gambie du Cap de Monte », des Noirs identiques à « l'homme des bois dont M. de Buffon a fait l'histoire », vivant dans un état de bestialité, « s'accouplant avec la première femme qu'ils trouvent », très velus, aux ongles extrêmement longs, absolument nus et dont le langage est une espèce de croassement ».

« Tout, dans le monde, est soumis à des lois universelles et immuables... Le moral est absolument lié au physique... Tous les peuples ont un caractère distinctif, et ce caractère est permanent... Il ne dépend pas de nous d'intervenir dans ce bel ordre... Tant que notre globe tournera sur lui-même pour se nourrir des influences bienfaisantes de l'astre du jour, l'aigle planera dans les airs..., le tigre féroce et sanguinaire dévorera la timide gazelle..., l'absinthe ne cessera jamais d'être amère, l'angélique conservera à jamais sa douce suavité » et le Noir demeurera un utile et négociable bétail : « C'est là que se manifeste la puissance de l'Etre-Suprême devant lequel notre orgueilleuse ignorance doit s'humilier ».

Puisque le nom d'esclave est « inhérent à leur nature » et « qu'à l'instant de la naissance le Nègre n'a pas les mêmes droits que les Blancs », il n'est « ni inhumain, ni injuste de les priver d'un bien dont ils ne connoïtroient pas tout le prix ».

Et puis, et puis (il faut bien songer à tout, n'est-ce pas ?) : « Si les Nègres sont libres et reconnus comme citoyens français, aura-t-on le droit de les reléguer dans les Isles et de leur interdire l'entrée de la France ? »

M. Lamiral est très loin d'être un monstre ; c'est un cœur sensible qui se révolte contre « l'atrocité » des Blancs « qui ont la bassesse et l'abomination de vendre et d'envoyer à l'Amérique des esclaves qui avaient partagé leur couche ». Les sévices que subissent les Noirs qu'on va lui vendre, « couverts de sang », ces « cordes... tellement serrées qu'elles se perdent dans les chairs auxquelles elles font des playes profondes » l'indignent : « C'est ce qui soulève tous les sens et fait frissonner d'horreur contre les tigres qui exercent de telles barbaries, et ces barbaries sont souvent répétées et offertes en spectacle aux Blancs qui font le commerce des Noirs ».

Mais l'excellent homme est « agent de commerce », envoyé à Saint-Louis par la Compagnie de Guyane pour lui acheter des Noirs. Toute sa philosophie, toute son humanité, toute sa sensibilité ne sauraient faire taire une voix autrement puissante : « Il étoit utile de transporter des Nègres dans les colonies, afin d'em-

ployer leurs forces physiques à nous procurer de nouvelles jouissances... Il n'y a point d'inhumanité à leur conserver leur état primitif et à les employer *utilement*... » (c'est moi qui souligne les mots essentiels). Ils sont la clé de tout le système. D'un système qui conservera longtemps ses défenseurs au vocabulaire de plus en plus prudent et enveloppé, mais dont le mobile capital demeurera ce qu'il était pour Snelgrave et Lamiral : le profit.

A l'autre bout du circuit, au terminus américain du trajet Gorée-Antilles, même son de cloches, bien entendu. Et le citoyen Ducœurjoly, auteur d'un *Manuel des habitants de Saint-Domingue* (1802), est lui aussi un homme au cœur tendre, qui reproche leur excès de sévérité envers les Noirs aux « femmes charmantes et délicates, dont l'attrayante langueur et les touchants attraits embellissent cette douce région de Saint-Domingue », mais qui ne fait nulle difficulté d'avouer « l'utilité d'une traite qui oblige le Noir à une existence active et laborieuse, *que notre intérêt lui prescrit* ». Et de traiter, de la façon la plus technique, de tous les problèmes pratiques de « l'habitant » : acclimatement des nouveaux esclaves, logement, nourriture, règles pour le travail, châtiments, « devoirs, d'un gérant », fabrication du « sucre terré ou cassonade » et de l'indigo, etc., et de proclamer en même temps qu'il faut « être humain envers son semblable », que « la couleur ne doit point influencer sur notre façon de penser » et que « nous devons nous souvenir que le Nègre est un homme comme nous ».

Il serait injuste de juger les mœurs d'il y a cent cinquante ans à la lumière de notre attitude actuelle, que, dans cent cinquante autres ans, l'on trouvera peut-être non moins archaïque : n'acceptons-nous pas, aujourd'hui, apprivoisés, tolérants et complices, des turpitudes qui révolteront nos successeurs ?

Mais on peut chercher à comprendre. L'absurdité était, comme elle l'est encore parfois, de considérer les Noirs tantôt comme radicalement et incurablement différents, tantôt comme parfaitement identiques. Double erreur si l'on tient à l'alternative, simple constatation si l'on en totalise les termes : car le Noir est *à la fois* l'un et l'autre, semblable *et* dissemblable.

L'essentiel est, d'abord, d'admettre qu'il existe, avec des caractères propres, positivement, et non comme un simple aspect négatif, obtenu par soustraction à partir d'un étalon privilégié modestement identifié avec nous-mêmes. Ce qui est une découverte toute récente, car malgré d'occasionnelles, et sincères, protestations d'humanité et de philanthropie, le postulat dit de la « table rase » a foncièrement vicié jusqu'ici tout le jugement et, partant, tout le comportement de l'Europe : il était entendu que l'Afrique n'exis-

PRESENCE AFRICAINE

tait pas. Rien. Rien du moins qui méritât un instant d'attention sérieuse. Rien que l'incommensurable distance qui séparait les « lumières » du colonisateur de la « barbarie » du colonisé.

Naturellement, si l'on additionne : la « table rase », l'hypothèse progrès = *progrès matériel*, et une dévotion fanatique aux commandants de la religion du profit, on aura de quoi expliquer bien des traits de l'expansion européenne en Afrique.

La grande erreur, et ceci, d'un mot, résume peut-être tout le problème, n'a pas été la primauté de l'utile, mais une périlleuse limitation de ce concept arbitrairement rétréci et dépouillé de sa vivante plénitude, taillée, elle, à la mesure de l'homme complet. Qui n'est pas seulement un tube digestif.

M. de Boufflers, l'agent de commerce Lamiral et le citoyen Ducœurjoly, c'est-à-dire le gouverneur, le président de la Chambre de commerce et le directeur de la plantation « Mokas vitaminés et Cie » d'alors, seraient très étonnés s'ils venaient à revisiter le théâtre de leurs activités passées.

Nous avons fait du chemin. Les évolutions de tous ordres se sont précipitées. Sans qu'elles puissent être, bien entendu, regardées comme en tous points salutaires ou radicalement malfaisantes. Le phénomène est, comme tout ce qui vit, d'une si extrême complexité que les plus attentifs à le suivre seront toujours les plus prudents dans leurs jugements ou leurs pronostics.

La bataille n'est pas gagnée. Ce n'est pas l'heure de dissenter. On verra plus tard, aux paisibles rayons du couchant qui dorera nos victoires.

Entre la Machine et l'Esprit des Ancêtres, le conflit fait rage. Souhaitons que, loin de se terminer par l'extermination d'un des deux adversaires, ceux-ci sachent — au prix de mutuelles et graves concessions — se réconcilier au service d'une cause commune. Et tourner leurs armes conjointes contre les seuls ennemis qui doivent, eux, périr : la violence, l'orgueil, l'égoïsme, la laideur et la misère.

« Au commencement, disait Paul Valéry, est le mépris. »

Mais nous n'en sommes plus au « commencement » : le temps du mépris est passé. Celui de la sympathie commence...

Th. MONOD,
Correspondant de l'Institut.